



LIVRES/

Sirènes, Reine, marraine

Les sortilèges de Colombe Boncenne

Par THOMAS STÉLANDRE

Appeler son livre *Des sirènes* (des êtres mi-femmes mi-oiseaux dans la mythologie grecque) quand on s'appelle soi-même Colombe, c'est peut-être déjà, avec un brin d'humour, suggérer quelque chose de l'intimité du propos et, via le pluriel, appeler du renfort : pas qu'une sirène, plusieurs, nombreuses et indéfinies. Dans le roman, la narratrice s'appelle «Co», un diminutif qu'on pourra compléter si l'on veut (Constance ? Coline ? Colombe ?) mais dont il faut surtout entendre la scission (et par ricochet la quête de complétude) autant que le préfixe indiquant l'association (ne dit-on pas «and co» ?). Co réalise des documentaires de création sonore pour la radio, c'est son chant à elle. Sa mère («ma mère» n'a pas de prénom et les porte de fait un peu tous) vit sur une île en Bretagne. Elle est malade d'une maladie qu'on ne soigne pas sur place, une leucémie. «On se préparait à quelque chose de long.» Co l'accueille chez elle, en ville.

Une routine de hauts et de bas s'installe, «attente goût cappuccino, lumière néon». Co a un compagnon rencontré trois ans plus tôt, un scénariste canadien qui vit lui aussi sur une île, l'île de Bowen au large de Vancouver. Il s'appelle Farell et c'est en effet un phare même quand il est loin («far») d'elle. D'autres personnages ont des prénoms chargés de sens : Daphné, une authentique femme-sirène qui se produit en aquarium rencontrée pour un portrait, ou Reine, la fée marraine assez sorcière chez laquelle Co débarque avec des questions sur sa famille. «Sales histoires, ma cocotte, je suis désolée.» La cocotte, c'est également ce jeu de papier qui, dans l'enfance, offrait des prédictions (donne un chiffre, une couleur). Il s'agira de déplier la feuille pour rompre «un sortilège maléfique» et ne plus faire l'autruche.

Les titres des deux premiers romans de Colombe Boncenne – *Comme neige* (Buchet-Chastel, 2016) et *Vue mer*

(Zoé, 2020) – témoignaient d'une attention au paysage. Leur ton était malicieux, ironique (en direction notamment de la novlangue de l'entreprise). *Des sirènes* poursuit un chemin plus personnel semble-t-il amorcé avec *la Mesure des larmes* (La passe du vent, 2020), un court texte (écrit pendant une résidence d'écriture dans les Alpes) où une fille, face au deuil de sa mère, partait marcher dans la montagne. On y lisait : «Elle ne se donne pas de dessein précis, elle recueille, en s'attachant aux détails aussi bien qu'aux ensembles – incrustation d'épines tombées à terre, mouvement des troncs courbés par le vent.» Co collecte ici encore, des paroles, des voix de femmes, et traverse différents climats : bords de mer, périphérie urbaine, forêt. L'autrice a de ces formules qui font tout de suite apparaître les décors à l'esprit : «Le ciel Turner. La maison Hopper.» Il y a aussi des odeurs, «des goûts de l'île, le poisson qu'on y fumait, les poireaux fins, les pommes de terre sucrées». Plus loin, thé fumé, vodka lorsque le roman se fait plus dur, whisky apaisant au bord des lèvres, puis vin blanc. C'est délicatement échantillonné, à bas bruit, et pourtant ça résonne. Une histoire d'ondes, de sillage, de racines et d'envol. ◆

COLOMBE BONCENNE

DES SIRÈNES

Zoé, 208 pp., 17€ (ebook : 10,99 €).

